

## PRÉFACE

Maman voulait une fille : elle m'a eu, moi !...

Les millions de spermatozoïdes lancés à l'assaut de l'ovule maternel n'avaient cure de son désir. Un de ces salopots, bourré jusqu'à la gueule de corpuscules X, sortit indemne du flot mortel qui, expulsé des bourses paternelles, inondait à l'envi les parois intimes de maman... Ceint d'une volonté inébranlable : rendre maman enceinte !

Tout flagelle déployé, microscopique mais décidé, il franchit en tête le col de l'utérus. Après trois heures d'une ascension périlleuse, il se nicha, exténué, dans un repli utérin tandis que ses compagnons s'évertuaient à progresser vers les sommets trompeurs. Il assista à l'hécatombe : ses congénères décrochaient et, bientôt, lessivés, rejoindraient dans le lavabo d'autres cellules balayées par le gant et le fongicide...

Il attendit deux jours. Papa, amant insatiable, continuait à désaltérer maman en eau-de-vie ; lui, battait doucement de la queue pour se maintenir dans la tempête du plaisir et chaque nouvelle vague d'assaillants augmentait sa rancœur contre cette machine à bander qui, à l'aveuglette, avait pris maman pour un crachoir !

Enfin, à l'aube du troisième jour, il comprit à certains mouvements utérins que sa ronde d'amour glissait vers lui. Elle était là ; elle s'offrait ; de la portée de son destin, elle était la clé ! Ils se reconnurent et sans hésiter s'accouplèrent.

Il féconda elle : ce fut moi...



## LA VALISE

Sa voiture s'arrêtait devant chez nous deux ou trois fois l'an ; toujours en semaine et le matin vers dix heures... A l'heure où la ménagère, après les travaux domestiques et avant la préparation du déjeuner, se sent désœuvrée. Elle tourne sans cesse à la recherche de quelque occupation ; ses mains passent et repassent sur le tablier qu'elle a plaqué à sa taille ; elle attend qu'il se passe quelque chose... Ce moment de tension était pour moi le moment de tous les dangers et il m'arrivait, après quelques pleurs dus à une sanction imméritée, de me recroqueviller contre la machine à laver qui ronronnait dans un coin de la cuisine. Le froid du carrelage et la chaleur des parois de la machine m'engourdisaient et je ne demandais rien d'autre que de rester là. Je ravalais un dernier sanglot qui renaissait pour mieux calmer un terrible chagrin qui attendait de disparaître dans la vapeur salvatrice de la lessive finissante.

C'est alors qu'il arrivait, le petit homme tout en rondeur. Il s'extirpait péniblement de sa voiture. Lentement, impeccable dans son costume marron clair, il ouvrait puis refermait une à une les portes arrière et le coffre. Il en extrayait avec précaution de grosses valises de cuir jaune beurre, pleines à craquer.

« Tiens ! voilà le petit juif ! faisait ma mère. Monsieur Seissman en personne... »

L'agacement qu'elle laissait poindre ne dissimulait qu'à peine le tressaillement satisfait qui l'avait traversée. Je m'empressai de quitter ma machine à laver et grimpai prestement sur un tabouret. Le colporteur était déjà sur le perron et ma mère déjà sur le seuil de la porte. Perché sur mon piédestal, je la voyais saisir une valise tandis que le petit homme retournait pesamment vers sa voiture. Reve-

nue au salon, ma mère posait religieusement la valise sur la table, bientôt suivie par la grosse tête de Karl Seissman qui dodelinait sur une énorme cravate au nœud parfait. L'immense panama qui, hiver comme été, le coiffait me faisait penser à un parasol sur une citrouille.

Il n'oubliait jamais d'adresser quelques compliments à mon endroit, comme pour faire attendre son public. Enfin, le cérémonial débutait : ses mains potelées entraient en action. Empoignant les lanières, elles les défaisaient avec célérité mais sans brusquerie. Soulevant les couvercles, elles plongeaient avec précision à l'intérieur des malles et en ressortaient, comme des colombes s'échappant d'un haut-de-forme, toutes sortes de mouchoirs, de draps, de serviettes, de gants, de torchons, de sorties de bain... Tout cela sentait le neuf, le propre, le frais...

Entre les mains potelées et les différentes pièces de linge se jouait alors un ballet d'arabesques et de froissements qui me fascinait. Et la voix du magicien, en contrepoint, répondait aux caresses des doigts courts sur le tissu. Combien de temps aurais-je pu rester ainsi, assis sur ma chaise, à les regarder vivre, ces mains où des chevalières lançaient des éclairs dorés ?... Mais, bientôt ma mère m'enjoignait de regagner ma chambre. Tout s'arrêtait pendant quelques secondes. Le temps était suspendu à ma réponse. Les mains grassouillettes de Karl Seissman s'étaient posées sur une pièce de linge, comme de gros oiseaux gavés de gazouillis. Et sa voix mourait...

Il me fallait alors à tout prix réveiller en moi l'harmonie lénifiante dans laquelle le marchand de draps m'immergeait. Aussi, obéissais-je à ma mère. Aussitôt la porte close, je me hissais sur la pointe des pieds et collais mon œil au trou de la serrure. C'était alors un festival de couleurs, de chatoiements, de transparences... Car, l'enfant claquemuré, la voix renaissait *mezzo voce*. Les doigts courts reprenaient leur essor et de la troisième valise surgissaient dans un tournoiement incessant des linges dont je ne sus le nom que bien plus tard. Ma mère, dans

une impudeur qui me bouleversait, arrachait au petit homme tel soutien-gorge, se le plaquait contre les seins, et, dans une volte-face qui soulevait ses longs cheveux bruns, se contemplait dans la psyché, ravie d'exister. Ou bien, c'était une nuisette, un déshabillé, un caraco qu'elle enfilaient dans un gloussement. La tête renversée, les bras écartés, elle se mettait alors à valser autour de la table dans une danse effrénée...

Les mains du petit juif s'étaient à nouveau posées, apaisées, comme si elles avaient communiqué à la danseuse leur vivacité. Et moi, je restais pantois, suspendu à la jeunesse de cette femme qui était ma mère.

Il ne lui suffisait plus de tourner follement. Robe pardessus tête, elle se dénudait alors sans la moindre pudeur et, lançant l'un après l'autre ses souliers au hasard, arrachait à la malle les sous-vêtements les plus légers, s'en parait dans un rire dont la raucité me transperçait, s'admirait en minaudant comme une ribaude pour finalement jeter avec négligence ce qui lui restait d'intimité et plaquer à nouveau contre ses seins nus ou son pubis un morceau de soie gros comme un timbre-poste. Puis, comme ivre, elle s'affalait aux pieds du marchand de lingerie. Le débraguettant, elle englutissait dans sa bouche la grosse tige rose qui lui avait poussé entre les jambes. Elle se retirait bientôt et Karl Seissman expulsait en longs jets blanchâtres la semence que ma mère avait fait sourdre de ses entrailles. Elle se redressait vivement et se rhabillait. Tout se passait alors très vite ! Faisant leur ouvrage avec dextérité, les grosses mains carrées fermaient les valises, les empoignaient, et, ma mère le précédant, Karl Seissman quittait la pièce, roulant sur ses deux malles. Je me hâtai vers la fenêtre de ma chambre. Le petit colporteur saluait élégamment ma mère. Puis, après s'être engouffré dans sa voiture, il démarrait doucement vers un autre foyer...



## L'ŒIL DU CRAYON

Siméon refusa le plus longtemps possible son entrée dans la société des hommes.

Le hasard avait pourtant mal fait les choses. Maman Kéké était gardienne d'école et avait pondu son œuf dans la chambre de sa loge. Ainsi, dès les premières heures, Siméon avait été bercé par la sonnerie des récréations et le martèlement sourd de dizaines de petits pas qui gravissaient dans un silence recueilli les marches du savoir.

Plus tard, lorsque ses petites jambes purent le porter, il prit l'habitude (cela devint vite une sorte de rite) d'observer les hordes de petits hommes qui s'engouffraient chaque matin dans la zone rouge de la cour de l'école. L'effroi qui s'emparait alors de lui distillait dans ses veines un goutte-à-goutte brûlant. Tout cela braillait, s'énervait, se repoussait pour mieux s'acoquiner. Soudain, tout se figeait : on se rassemblait, on s'alignait, on disparaissait dans le ventre de l'énorme bâtisse... Siméon contracta dès lors une telle répulsion de la bête qui engloutissait si goulûment cette marmaille qu'il décida d'échapper par tous les moyens au monstre dont les portes se refermaient sur un silence de mort.

Il trouva d'abord dans le sommeil une parade efficace ; cela le tint quelque temps à distance des nains aux bosses de besace... Un sommeil profond dont sa concierge de mère n'osait le sortir.

— Sim, mon agneau, réveille-toi...

Maman Kéké murmurait ; Sim faisait le mort et la bête immonde faisait le dos rond... Maman Kéké caressait la joue tiède de son fils et quittait la pièce sur la pointe des pieds. Ce stratagème puéril tint une semaine. Il fallut bien se résoudre à franchir la porte du temple maudit. Un lundi

matin, maman jucha un Siméon Kéké tout endormi sur le tabouret de la cuisine et le toilette. Chevauchant un rêve inachevé, Siméon titubait sur son piédestal tandis que maman, d'un gant expert, lui barbouillait la frimousse et astiquait vivement l'élastique qui pendouillait entre ses jambes.

Comme il aurait aimé rester dans la chaleur embuée de cette cuisine sans âme...

Il serait même resté en équilibre sur son tabouret toute l'éternité, nu et blanc comme un ver, habité de songes et de tiédeurs.

Mais, il est déjà sur le perron où mille cris suraigus le glacent aussitôt.

Un flot ininterrompu de petits hommes franchit la grille ; Certains pleurnichent ; d'autres s'esclaffent comme si le monde leur est dû. Siméon est terrifié. Figé contre un arbre, il attend qu'un camarade miséricordieux le prenne par la main et le pousse dans le rang. Le contact de cette chair molle le dégoûte et, le simple fait de suivre ce rang qui se tortille dans le couloir lui donne la nausée.

Un seul recours s'imposa. Là encore, s'il n'avait pas le mérite de l'originalité, il s'avéra efficace : Siméon profita du morne silence dans lequel la leçon de mathématiques plongeait la classe pour s'endormir. Il fallut le réveiller à l'heure de la sortie. La maîtresse s'étonna. Mais, redoutant que son attitude n'entraînât ses coreligionnaires sur la mauvaise pente des songes, elle n'insista pas et Siméon put en toute impunité reprendre ses grasses matinées « at home » tandis que les autres petits apprenaient la dure loi de la socialisation. Alors que les gnomes à tête blonde écoutaient, récitaient, obéissaient à quelque despote grammaticalement correct, Siméon creusait un fossé entre lui et le monde. Ces longs mois d'éremitisme firent de lui un infirme de la communication. Mais, refuser l'embrigadement semble une question de morale... Il fit de ce sursis un voyage exploratoire vers les choses : la tiédeur

de la lessiveuse et son ronronnement tranquille, l'odeur écœurante de la peinture fraîche, l'haleine humide de l'automne... Petit poisson sursitaire au fond du bocal, les ouïes grandes ouvertes, il observait les choses et les gens. A l'abri derrière sa fenêtre, il savourait le spectacle des petits squales et des grands requins oublieux de leur enfance.

L'hibernation n'étant pas admise chez les humains, il fallut qu'un mauvais matin de novembre Sim l'ourson se décidât à franchir les portes de la connaissance. Hélas ! La jeune institutrice qui, par bonté, l'avait mise au rancart, n'était plus ; un don Juan désinvolte et cruel l'avait épinglée à son tableau de chasse. Elle gisait pour la mort entière dans le coin d'un cercueil.

Son successeur pesait un quintal, avait du poil au menton, une poitrine en forme d'obus : Mlle Larde, fille de militaire, menait sa classe au pas de charge et distribuait les paires de claques à l'envi. Le malheur s'abattit sur Siméon. Propulsé au fond de la classe pour bêtise congénitale (le fils de la concierge !), il se calcifia à côté d'un camarade d'infortune qui reniflait sans lassitude une morve récalcitrante. Incapable de déchiffrer les gros signes blancs que Mlle Larde écrivait de sa grosse patte au tableau ! Non que Siméon se complût dans le rôle du cancre ! Mais, l'écran noir de l'incompréhension lui rendait tout obscur... Terrorisé par l'adulte qui officiait sur l'estrade, lamentable d'obéissance, les notions les plus simples le traversaient comme des rayons X. Seuls, les accents vexatoires que lui dédiait Mlle Larde, hermétiques quant au fond, lui faisaient percevoir à quel point il était insignifiant...

Ratatiné sur son siège, pendant les mornes heures où Mlle Larde vomissait sa science à des oreilles distraites, Siméon fit semblant de s'intéresser. Il lui importait surtout de ne pas s'attirer les foudres du Jupiter en jupons, prompt au trait assassin et à la torture pédagogique. La grosse

femme, hautaine et humiliante, ne le lâchait pas ; elle prenait même un plaisir sadique à le faire se racrapoter sur son siège. Siméon souffrait et il faut être bien démuni pour accepter le sort qui fut le sien. Il resta incapable de déchiffrer les lettres qui semblaient raconter une belle histoire à ses camarades. L'année bien entamée ne lui apportait pas la révélation de la connaissance et, un beau matin (pour Siméon), ses parents encaissèrent pour reçu de tout solde la sentence, sèche et sans appel, d'une Mlle Larde désireuse de s'en tirer à bon compte :

— On n'en tirera jamais rien !

Siméon se crut sauver !

Mais à force de ne pas penser, une idée fixe avait germé dans le cerveau de maman où depuis des années, un balai luttait avec une serpillière sur le moyen de laver efficacement une salle de classe. Une idée simple et définitive : Siméon se devait d'apprendre à lire, écrire et compter comme tout un chacun pour enfin, quoi !... se débrouiller dans la vie ! Elle s'en apercevait bien, Mme Kéké, à voir les enfants des instituteurs, avec leur petite tête d'apprenti pianiste bien élevé, leurs souliers bien cirés et leur tablier qui sentait bon le propre et l'économie.

Siméon Kéké retrouva donc sa place, au fond de la classe, accouplé au camarade morveux. Et, sur l'estrade, Mlle Larde, qui, d'une bouche épaisse, poussait des ordres secs ! Sa seule consolation à l'intérieur de ses hauts murs, ce fut un objet de bois et de mine que la lui apportât ; un objet de bois et de mine que l'on pouvait tailler à loisir, fragile, odorant, dont les copeaux dessinaient de jolies frises régulières.

Sim s'en fit une collection importante et devint bientôt un éminent praticien du crayon de papier. Il appréciait en particulier celui qui, muni d'une petite gomme cylindrique sertie dans un cercle de fer, permettait l'acte et l'oubli. Il aimait également jouer à pleines mains des longues cour-

bes fines qu'une dizaine de crayons liés ensemble inscrivait sur une page vierge.

Siméon Kéké développa ainsi une gamme d'activités qui agrémentait de brèves lueurs sa nuit scolaire ! La matinée commençait par la taille de ses instruments. La contemplation qui s'ensuivait lui prenait de longues minutes pendant lesquelles ses camarades buvaient goulûment les longues phrases grasses de l'adulte gesticulatoire...

Siméon alignait les bouts de bois par ordre de taille ou bien selon son goût, par couleur. Il lui suffisait alors de contempler la belle construction étalée sur la table sous l'œil dédaigneux de la pédagogue.

Sim, dans un effort prodigieux que seul l'enfance peut accomplir, avait réussi l'impossible : survivre dans un monde de pierre et de bruit où la verbosité règne en maître...

En quelques semaines, la passion du crayon lui ouvrit la voie des formes, des signes et des mots. Il apprit à dessiner et à écrire ! La pratique de l'instrument le protégea quelque temps de la sainte colère de l'institutrice. Elle se rattrapait d'ailleurs sauvagement dans les matières scientifiques où les notes désastreuses de l'enfant se transformaient en heures de colle à perpétuité ! Siméon Kéké en profitait pour améliorer son style, tant dans les œuvres graphiques que dans ses écrits poétiques...

Puis, vint le drame...

Un matin, Mlle Larde le somma de rejoindre l'estrade ! Siméon en fut interloqué, lui qui considérait que ses longues heures d'école où il se ratatinait sur une chaise étaient déjà une torture sadique ! Fallait-il lui infliger celle de l'estrade ! ? D'ailleurs, Il avait horreur de la représentation et n'avait rien à dire !

— Siméon Kéké ! Au tableau !!!

Siméon se leva à regret, emportant dans son trouble un crayon HB qu'il venait de tailler avec soin. Le problème qui se posait à Siméon était de deux ordres. L'affrontement qui lardait depuis le début de l'année entre la grosse dame et le crayonophile prenait corps ; il s'agissait d'éviter le crash ! Elle en transpirait par tous les pores, l'enseignante... Elle allait avoir la peau du jeune collectionneur ; le ridiculiser ; l'anéantir et, sous les hurras d'une classe domptée, renvoyer aux oubliettes cet insolent silencieux à l'insupportable sourire d'innocence !

Elle répéta pour le plaisir de la voix de celle qui domine la situation :

— Monsieur Kéké, voulez-vous donner la peine de passer au tableau... ?

Mais oui ! Ce petit monsieur faisait figure d'exemple ! Depuis quelques semaines, ses camarades s'étaient mis à trafiquer eux aussi ! Un, puis deux, trois, quatre... Presque toute la classe s'était mise à tailler, élaguer, émonder, sculpter, égaliser, réduire ces merveilleux objets, alliage carbonifère soudé dans un total équilibre entre l'écorce et la plombagine. Les productions graphiques qui en résultaient auraient comblé le premier amateur d'art venu mais pas Mlle Larde. Des dizaines de têtes graphitées couvraient dorénavant d'un bruissement studieux le discours lardeux de la future promouvable... Monsieur l'inspecteur avait promis de la visiter bientôt et c'était comme si le ciel lui était tombé sur la tête ! Le désarroi de Mlle Larde était profond ! Et, quand, au beau milieu d'un conte qu'elle bavait du bout de sa lippe, elle décelait soudain le bruit ténu puis de plus en plus insistant des taille-crayons qui découpaient le bois tendre, une rage toute pédagogique l'envahissait ! Ses mains se crispaient alors sur le vieux livre usé par vingt ans de carrière et ses yeux mouillés de tristesse dérapaient sur les phrases comme une semelle sur les déjections d'un gâte-sauce insouciant... Quelle ingratitude ! Elle les aimait pourtant, ses enfants d'avant Kéké si

dociles, si calmes, si goûteux du savoir qu'elle leur prodiguait comme une éponge avide de se dessécher.

Qu'est-ce qu'elle les aimait ! Ah ! En serrer un sur son sein tombant ; le serrer tandis qu'il récitait ses tables ; le serrer encore plus lorsque le petit butait sur un produit, le serrer encore plus fort jusqu'à ce que, suffoquant, le malappris expulse dans un souffle la bonne réponse. Ah ! les bons coups sur la première phalange : ceux qui font très mal et ne laisse pas de trace. Le cri du petit martyr lui arrachait un grognement de contentement à Mlle Larde, un frémissement qui faisait se contracter ses grosses fesses celluliteuses.

Et le délicieux troisième trimestre ! les lourds après-midi de juin ! Il y a dans l'air une indolence qui fait qu'on est presque en vacances. Mais pas tout à fait... En suspens entre le devoir à rendre et l'école buissonnière. L'enseignant se relâche. Il plonge à nouveau dans cette éternelle eau où, enfant, il récoltait les lauriers de sa soumission au savoir. Les dés étaient jetés et le cancre oublié comme un fou qu'on néglige, le lauréat pouvait enfin écrire et effacer sur le tableau les mots et les formules qu'on lui avait assésés l'année durant.

Mlle Larde se gardait pour la récréation un garçonnet en culotte courte et, aidant le jeune fauteur à corriger sa dictée, ne manquait jamais de poser sa patte sur la cuisse duveteuse de l'enfant... Elle savourait ainsi en toute impunité entre l'accord de l'adjectif et le complément d'objet direct la chair tendre et chaude de l'enfance.

Mais, voilà ! c'était avant l'autre ! Avant cet avorton de Kéké qui avait transformé sa classe en une ruche aéroportée où de chaque table pouvait décoller à tout instant un avion de papier saturé de graffitis.

L'intolérable taille du matin couvrait dorénavant les aventures du chat botté et le pire était à venir ! Une fois leur collection présentable, les jeunes dessinateurs usaient

de mille stratagèmes pour troquer un de leurs précieux spécimens contre un autre, convoité depuis la lecture silencieuse de la veille. La séance de mathématiques de dix heures était devenue une vaste foire dont Siméon, véritable plaque tournante du marché, gérait le déroulement.

— Siméon Kéké ! Au tableau !

L'heure de la vengeance avait sonné pour Mlle Larde.

— Et plus vite que ça... Lisez, monsieur Kéké...

Un problème aquatique spécialement concocté pour Siméon délivre au tableau son incompréhensible message.

Il débite sa tirade comme un acteur incontinent au début d'un monologue cornélien. Une subite envie d'uriner lui vient. Ce n'est pas bon signe. Signe qu'il va se passer du grabuge s'il n'arrive pas à calculer la fuite dans le porte-monnaie d'un propriétaire de piscine sachant les mesures de l'installation, le prix de l'eau et, subtile complication, sachant que le dit propriétaire la vide à moitié tous les cinq jours et par tiers tous les dix jours (allez savoir pourquoi ! ?). Siméon jurerait n'importe quoi pour retrouver sa place dans l'anonymat de la classe : apprendre la table des neuf, éradiquer le commerce frauduleux dont il est l'instigateur et même (en dernier lieu) brûler ses crayons.

— Allons ! Ça vient ou quoi ! ? siffle Mlle Larde toute de rage contenue.

Siméon, qui a trouvé la solution à ses problèmes scolaires au travers des senteurs du bois et du graphite, n'a pas la moindre solution à proposer. Et, tandis qu'une longue tirade vengeresse prend à témoin la classe, se propage jusqu'à investir l'oreille la plus cancrelate, Siméon regarde stupidement les chiffres écrasés sur le tableau comme de grosses pattes de mouches !

Soudain, alors qu'il jette un demi-sourire perdu à ses camarades, il se sent agrippé aux cheveux et traîné dans